

Les origines de l'arme cuirassée [suite]

Autor(en): **Bauer, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **90 (1945)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342265>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les origines de l'arme cuirassée

(Suite)

Une commission d'études fut, de l'initiative du Premier lord de l'Amirauté, constituée le 20 février 1915. Y furent appelés, outre les promoteurs de l'arme nouvelle, le major Hetherington, qui avait commandé une formation d'auto-mitrailleuses, le capitaine Tuloch, le célèbre ingénieur naval Sir Eustace Tennyson d'Eyncourt, qui devait, quelques années plus tard, couronner sa carrière par le dessin des puissants cuirassés *Nelson* et *Rodney*, et le major de réserve Albert Stern, banquier de son état, que passionnait la question du cuirassé terrestre. Le 26 mars 1915, sous sa propre responsabilité, et sans consulter personne, M. Winston Churchill prenait sur lui d'engager une somme de 70 000 livres, à prélever sur le budget de la marine, pour permettre la construction d'une première série de ces bâtiments de terre ferme. Les premiers essais du nouvel engin, construits d'après les plans de Sir William Tritton, eurent lieu dans le plus grand secret, à Hatfield Park, au mois de janvier 1916. Les évolutions variées du premier tank, surnommé *Mother*, n'ébranlèrent pas le scepticisme têtue de Lord Kitchener, mais M. Lloyd George se déclara enchanté et le roi George V exprima hautement sa confiance. Le 25 juin 1916, le colonel Estienne, délégué par le général Joffre à cet effet, assistait aux environs de Lincoln, à une série d'expériences des jumeaux britanniques de l'arme nouvelle dont il avait été le promoteur en France.

Entre temps, M. Winston Churchill avait quitté l'Amirauté, à la suite du différend qui l'opposait à Lord John Fisher, sur le sujet des Dardanelles, pour exercer un commandement en

France. Les soucis de son bataillon ne l'empêchèrent pas, le 3 décembre 1915, d'adresser à Sir Douglas Haig, une note sur les méthodes offensives nouvelles, dont nous extrayons le passage relatif à la tactique du nouvel engin blindé :

Tracteurs à chenilles. — On pourrait se servir d'engins de cette nature pour couper le fil de fer de l'ennemi et, d'une façon générale, pour dominer sa ligne de feu. On en achève actuellement soixante-dix environ en Angleterre ; il y aurait lieu d'envoyer quelqu'un les voir. Il ne faut en employer aucun, avant que tous puissent être employés simultanément. Le moment venu, on devrait les disposer en secret, le long du front d'attaque, à environ deux ou trois cents mètres les uns des autres. Dix ou quinze minutes avant l'attaque ces machines se transporteraient jusqu'à la meilleure ligne de départ possible, en passant à travers ou par-dessus nos tranchées en des points préparés. Elles sont capables de franchir tout obstacle ordinaire, fossé, parapet ou tranchée. Elles portent chacune deux ou trois Maxim et peuvent être munies de lance-flammes. Rien ne les arrêtera qu'un coup direct d'une pièce de campagne. En atteignant les réseaux de fils de fer ennemis, elles tournent à gauche ou à droite, et marchent parallèlement à la tranchée ennemie, en balayant le parapet de leur feu, et en écrasant et coupant le fil de fer barbelé. En accomplissant cette tâche, les tracteurs seront si près de la ligne ennemie qu'ils n'auront rien à craindre de l'artillerie adverse. A travers les brèches ainsi pratiquées, l'infanterie avancera, protégée par ses boucliers (autre invention recommandée par M. Winston Churchill.)

En employant l'artillerie pour couper les fils de fer, faisait encore remarquer l'auteur de cette note, on annonce plusieurs jours à l'avance la direction et l'imminence de l'attaque, tandis que si l'on a recours à cette méthode (c'est-à-dire aux chars) l'assaut suit immédiatement la destruction du fil de fer, c'est-à-dire qu'il a lieu avant que l'ennemi puisse amener des renforts ou prendre des mesures spéciales.

En fin de compte, le char Mark I, dérivé du prototype

Mother, essayé en janvier 1916, fut réalisé à un petit nombre d'exemplaires qui présentaient les caractéristiques suivantes :
MARK I : Poids : 26 tonnes ; puissance : : 105 CV. ; longueur :

8,1 m. Vitesse maximum : 5,5 kmh.

Armement : 2 canons de 5,7 cm., 4 mitrailleuses (mâle) ou 6 mitrailleuses (femelle).

Blindage : 12 mm.

Equipage : 1 officier et 6 hommes.

Si l'on compare les données de ce premier engin blindé britannique qui reçut, pour des raisons de camouflage, l'appellation conventionnelle de *tank* (réservoir), avec celle des matériels français qui sortaient d'usine à la même époque, on constatera qu'ils réalisaient, les uns et les autres, une puissance à peu près équivalente : un cheval par 240 ou 250 kg. de poids. Mais la chenille anglaise, plus large et plus longue, donnait au Mark I une surface portante beaucoup plus considérable. D'autre part, dessiné en forme de losange, le char anglais se présentait mieux que son congénère français à l'abordage des obstacles naturels et artificiels du terrain. Par contre, sa ventilation laissait beaucoup à désirer, et, maintes fois, sur les champs de bataille de la Somme et de l'Artois, canonniers et chauffeurs, à demi asphyxiés, durent être ranimés à l'aide de sels d'éther, tant les émanations du moteur et des armes s'accumulaient à l'intérieur du véhicule.

La nouvelle arme était donc créée, en dépit de multiples malfaçons inévitables. Quant à la doctrine d'emploi de ces moyens de combat inédits, elle fut définie de la façon la plus claire, la plus réaliste et la plus prévoyante, tant par le général Estienne, qui avait reçu ses étoiles de brigadier, le 8 août 1916, que par le colonel Swinton.

Le premier écrivait, le 11 janvier 1917 :

L'A.S. (artillerie d'assaut) accompagne l'infanterie de l'attaque, lui fraye le chemin à travers les fils de fer et couvre sa progression.

L'A.S. combat dans des véhicules automobiles blindés, dits chars d'assaut. Le char porte un canon court ou long et des mitrailleuses, mais la progression constitue son plus puissant mode d'action.

La raison d'être d'un canon à bord d'un char est la destruction des mitrailleuses ennemies.

Le commandant du char, dès qu'une mitrailleuse vient à se révéler, marche sur elle, ne s'arrêtant, pour la canonner, qu'à portée de but en blanc, soit au maximum à 200 mètres pour les canons courts, et à 600 mètres pour les canons longs. Ces portées extrêmes ne sont d'ailleurs utilisées que s'il est impossible de s'approcher davantage... En tous cas, le canonnier d'assaut utilise exclusivement le tir direct à obus explosifs.

Que le char soit arrêté ou en marche, les mitrailleurs constamment aux aguets, tirent, sans attendre d'ordres, sur tout groupement qui résiste, à 300 mètres au maximum et, exceptionnellement, à des portées supérieures, sur toute troupe ennemie se portant à l'attaque.

Le mitrailleur apporte une attention particulière au flanquement du char voisin, dont la protection lui incombe avant toute chose...

S'il y a eu une préparation d'artillerie permettant d'enlever la première position par les procédés habituels, l'heure H, fixée pour le départ de l'infanterie, est à adopter par l'A. S....

Notre infanterie, maîtresse de toute ou partie de la première position ennemie, aidera les chars à franchir les passages difficiles, et se laissera dépasser par eux pour aborder une tranchée qui résiste, la couvrir de feu, c'est-à-dire pour parachever, au moyen de canons et de mitrailleuses, placées en avant d'elle, à quelques mètres de l'ennemi, l'œuvre incomplètement réalisée par l'artillerie lointaine.

Si l'on attaque par surprise, sans préparation d'artillerie, sur la première ligne, dans un secteur peu défendu, l'heure de départ des chars est seule fixée ; le rôle de l'infanterie ne commence qu'après le franchissement par ses chars, de sa tranchée de départ.

Dans une attaque par surprise, la majorité de notre artillerie sera vraisemblablement employée en contre-batterie, la neutralisation de la mousqueterie des premières lignes étant, en principe, dévolue à l'artillerie d'assaut...

Et pour finir, cette conclusion capitale : *L'A.S. et l'infanterie se prêtent ainsi successivement un mutuel appui, au cours de la progression vers des objectifs communs. L'une des armes n'attend l'autre que si elle ne peut avancer par ses propres moyens.*

A quelques jours de distance et à la seule différence du génie particulier des deux races, le colonel Swinton exprimait, avec le même bonheur, des vérités analogues et d'autant plus frappantes que ces deux hommes ne s'étaient jamais rencontrés :

Les tanks, disait-il, sont des machines construites spécialement pour aider l'attaque de l'infanterie, en traversant les défenses, et en démolissant les obstacles. Elles sont armées de mitrailleuses ; ce sont avant tout des destructeurs de mitrailleuses qui peuvent être employés comme auxiliaires, dans un assaut d'infanterie.

Les mitrailleuses ennemies qu'il est impossible de détruire en les prenant d'assaut, sont attaquées par le feu. C'est dans le but d'attaquer ces armes cachées dans des maisons, des caves, dans des meules de foin ou en d'autres positions défilées derrière les lignes ennemies, où elles ne peuvent pas être détruites par notre artillerie, et où elles peuvent néanmoins arrêter l'avance de notre infanterie, que les tanks sont munis de canons. Etant protégés contre les balles et, conséquemment, immunisés en grande partie contre les mitrailleuses ennemies, ils peuvent s'approcher d'elles suffisamment pour les repérer et leur envoyer des obus à courte distance.

Comme les chances d'une attaque résident principalement dans sa nouveauté et dans l'élément de surprise, il est probable qu'une répétition n'aurait pas les mêmes chances de succès qu'un premier effort inattendu. D'où il résulte que ces machines ne doivent pas être employées petit à petit, par exemple au fur et à mesure de leur fabrication. Leur existence doit donc être tenue aussi

secrète que possible jusqu'à ce que tous les appareils soient prêts à être lancés dans une grande opération.

Les secteurs du front où ces engins seront engagés doivent être choisis avec soin, en tenant compte de leurs possibilités ; il y a lieu d'éviter les endroits où se trouvent des canaux, des rivières, de grandes tranchées de chemins de fer, des bois, etc...

Les tanks ne peuvent gagner la bataille tout seuls ; ce sont de simples auxiliaires de l'infanterie, destinés à nettoyer les obstacles qui ont jusqu'ici arrêté la progression de notre infanterie dans les lignes ennemies...

L'arme par laquelle les tanks sont mis le plus fréquemment hors de combat, est l'artillerie. Il s'ensuit que, pour aider notre infanterie dans une opération où participent les tanks, le principal objectif de nos canons ne sera pas les mitrailleuses ennemies, les travaux de défense et les fils de fer, placés en arrière de la première ligne ennemie, objectifs qu'on n'a pas la certitude d'atteindre et pour lesquels les chars sont tout désignés. Il faudra, au contraire, s'efforcer de porter secours à l'infanterie, en aidant les chars, c'est-à-dire en concentrant un tir de contre-batterie aussi dense que possible, sur les principales positions de l'artillerie ennemie...

Afin d'augmenter la confusion de l'ennemi, au moment d'une attaque de chars, et afin de cacher la nature exacte et les progrès de ces engins, il sera avantageux de faire précéder leur progression de nuages de fumée.

c) Les chars de combat.

Malheureusement pour les Alliés, ce maître-atout que constituait l'arme cuirassée, d'autant plus dangereux pour les Allemands que ceux-ci ne possédaient aucun soupçon sur son existence, fut jeté sur le tapis vert dans des conditions incroyables de légèreté et d'improvisation, et une année tout entière allait encore s'écouler, avant que les commandants anglais et français se décidassent à engager leurs formations de chars d'assaut, selon les méthodes et moyennant les précautions que recommandaient leurs promoteurs, après les avoir

étudiées et expérimentées à fond, tant du point de vue tactique que du point de vue technique. S'ensuivirent d'onéreux tâtonnements et le doute qui ne cessa de planer jusqu'à l'aube du 20 novembre 1917, sur la valeur de ce nouveau moyen de rupture.

Au grand désespoir du colonel Swinton, en effet, et en dépit du général Estienne, qui tenta en vain de faire agir le G.Q.G. français sur la décision de Lord Douglas Haig, les tanks firent une apparition prématurée, sur le champ de bataille de la Somme, le 15 septembre 1916. Alors que les commandes du War Office avaient porté sur la construction de 150 engins Mark I, moitié « mâles », moitié « femelles », 59 chars terminés traversèrent la Manche au mois d'août, 49 rejoignirent la zone de la 4^e Armée britannique (Rawlinson), 35 montèrent en ligne dans la soirée du 14 septembre 1916, et 31 d'entre eux franchirent à l'aube la première tranchée allemande, dans le secteur de Flers. Si l'on considère qu'aucun des 800 chars français commandés ne pouvait participer à l'action, et que l'une des compagnies de cette « Section lourde du corps des mitrailleuses » n'avait disposé que d'une demi-journée pour ses tirs de combat, on admettra que l'on ne pouvait de manière plus flagrante manquer aux principes énoncés par la note du colonel Swinton qui s'inspirait du plus pur bon sens. Mais les deux premiers mois de la bataille de la Somme, menée selon les méthodes usuelles, venaient de coûter à la seule armée britannique 271 330 tués, blessés et prisonniers, et le commandant en chef britannique ne voyait plus que ce moyen pour ranimer son offensive.

Tant devant Flers que devant Thiepval, ces petits paquets de tanks obtinrent un certain succès qui enthousiasma Lord Douglas Haig et le persuada de passer une commande de 1000 engins de ce type, mais, en fin de compte, ce fut l'échec. Cet échec, toutefois, paraît avoir conduit les Allemands à se rassurer sur le danger dont les menaçait la nouvelle invention de leurs ennemis. Il les détourna aussi de la tentation de donner aux Alliés la réplique dont eussent été capables le génie inventif

de leurs techniciens et les ressources de leur industrie. Aussi bien se bornèrent-ils à adopter une balle à noyau d'acier, capable de percer les blindages. « Ces forteresses mouvantes, écrivait la *Düsseldorfer Zeitung*, le 23 octobre 1916, après un bref succès, sont tombés dans une triste faillite. » Quelques combattants de la Somme nourrissaient un autre sentiment, mais le Quartier-maître général Ludendorff opposait au char un scepticisme souverain, et les expériences du Chemin des Dames, comme celles d'Ypres, à voir les choses de haut et de loin, ne paraissaient pas lui donner tort.

En France, les chars participèrent à l'offensive du 16 avril 1917, contre ce Chemin des Dames, ainsi qu'à l'échec de l'expérience hardie, mais prématurée du général Nivelle. Le groupement Bossut (81 Schneider), affecté au 32^e C.A., et le groupement Chaubès (40 Schneider) subordonné à la 10^e division, perdirent en quelques heures 80 de leurs appareils, et 180 tués, blessés et disparus pour un effectif de 720 officiers, sous-officiers et soldats combattants. La part de l'ennemi, dans cette hécatombe, était de 52 chars, immobilisés ou incendiés par les coups directs ou indirects de l'artillerie allemande ; les 28 autres étaient demeurés en panne, par suite de la faiblesse de leur moteur ou de leurs chenilles. Mais si, sans s'arrêter plus longtemps à ce bilan désastreux, on considère dans leur ensemble les circonstances de la bataille du 16 avril, il faut considérer que les groupements blindés français avaient été engagés en plein jour, alors que l'infanterie de la 5^e armée (général Mazel), épuisée et décimée, n'avait pu ni leur faciliter le franchissement des passages difficiles, ni les soutenir, ni exploiter les succès incontestables qu'ils avaient remportés. Le mauvais temps continu ayant contrecarré la préparation d'artillerie, les canons allemands avaient pu ainsi les canarder, tout à leur aise, de trois ou quatre kilomètres de distance, sans que leurs positions ou leurs observatoires fussent soumis à aucun tir de contre-batterie véritablement efficace. En dépit de tous ces mécomptes, les chars, néanmoins, avaient été les

seuls éléments des troupes engagées qui eussent été capables d'aborder la deuxième position ennemie.

Mieux engagée, l'Artillerie d'assaut eut un peu plus de succès, lors de l'attaque du Moulin de Laffaux, le 5 mai 1917, et, le 23 octobre suivant, elle collabora de la manière la plus utile à l'offensive de la Malmaison, partout où les 80 000 tonnes de la préparation d'artillerie n'avaient pas, comme à plaisir, multiplié les obstacles sous ses chenilles. Sur 63 engins Schneider et Saint-Chamond qui prirent le départ le jour J., neuf seulement furent mis hors de combat par l'action de l'ennemi, entraînant la perte de 9 % du personnel combattant (20 tués et 62 blessés). Cette proportion, qui correspondait exactement aux sacrifices consentis par l'infanterie française, eut, comme de juste, une heureuse influence sur le moral des équipages. Par contre, 24 engins, à la suite d'avaries mécaniques, ne dépassèrent pas la base de départ de l'attaque, et dix autres demeurèrent en panne, au milieu des tranchées et des entonnoirs.

Sur le front tenu par les Britanniques, 60 chars participèrent à la bataille de Vimy (9 avril 1917), mais sans pouvoir influencer sur la décision. Quelques mois plus tard, l'intervention de 216 tanks que comptait le *Royal Tanks Corps*, successeur, à partir du 28 juin 1917, de la section lourde du corps des mitrailleuses, constitua, lors de l'offensive des Flandres, un échec bien caractérisé. Mais aussi, contrairement aux avis motivés de son commandant, on avait engagé ces cuirassés terrestres de 26 tonnes, dans un terrain boueux et complètement inondé, alors que 93 000 tonnes de projectiles de tous calibres en avait littéralement anéanti le système de drainage. On fut sur le point de prononcer la dissolution de l'arme dont on dénonçait l'inutilité, sans vouloir prendre garde qu'on lui avait assigné des missions absurdes, quand le coup de tonnerre de Cambrai révéla aux plus incrédules et aux plus conservateurs, toute l'énorme puissance offensive des chars blindés découplés en masses.

* * *

Il s'agissait enfin, le 20 novembre 1917, d'une bataille conçue et organisée pour permettre aux chars anglais de déployer leur efficacité maximum. Le général Byng, en effet, commandant de la 3^e Armée britannique, qui avait été chargé de l'affaire, se conforma loyalement aux suggestions présentées à cette intention, par le brigadier-général Elles, commandant du *Royal Tanks Corps*, et par son chef d'Etat-major, le colonel J.F.E. Fuller.

La 3^e Armée devait attaquer les positions allemandes du secteur de Cambrai, avec deux corps d'armée (3^e et 4^e C.A.) encadrant six divisions d'infanterie, un corps de cavalerie, comprenant cinq divisions, et le *Royal Tanks Corps*, lequel était formé à cette époque, de 3 brigades de chars à 3 bataillons, chacun d'entre eux étant fort de 3 compagnies de 12 engins. Le matériel était le Mark IV qui se distinguait du Mark I, par sa chenille renforcée et par sa cuirasse à l'épreuve de la balle à noyau d'acier. Les chars étaient également répartis aux brigades d'infanterie et échelonnés avec elles, en trois vagues successives qui correspondaient aux trois positions ennemies que l'on se proposait d'enlever d'un seul et même mouvement.

Les reconnaissances du terrain et des travaux furent poussées à fond, et les tanks, dont le fracas était couvert par des tirs de mitrailleuses et de mortiers, se guidèrent vers leurs emplacements de départ, dans la nuit du 19 ou 20 novembre, grâce à un ruban lumineux ; on les avait munis de fascines qu'ils pouvaient larguer depuis l'intérieur, pour se faciliter le passage des tranchées. La préparation d'artillerie fut totalement supprimée, tant pour ne pas alerter prématurément l'ennemi que pour ne pas bouleverser le sol. A l'heure H, 1000 canons ouvrirent le feu d'une seule voix ; les uns fourniraient un barrage progressif à forte proportion de fumigènes, les autres à coup d'explosifs et aussi de fumigènes, se consacraient à la contre-batterie, afin d'empêcher l'artillerie ennemie, seul adversaire

capable de donner la réplique à l'arme blindée, de prendre à partie les chars anglais. Une nombreuse aviation devait collaborer à la neutralisation des canons allemands, en faisant usage de ses bombes et de ses mitrailleuses.

Quant au brigadier général Elles, il avait arboré son fanion sur l'un des chars du 1^{er} échelon. Admirable trait de bravoure, certes, et qui électrisant ses troupes, apporta sa contribution à la victoire du 20 novembre, mais qui circonscrit la place que lui réservait, dans la bataille, malgré l'apparition des premiers chars-radio, l'état momentané de la tactique et du matériel : celle d'un chef d'armes responsable de l'instruction et de l'engagement ponctuel et judicieux de ses formations, mais dont l'influence personnelle sur l'action d'ensemble s'efface dès l'instant où il a réparti ses moyens. Nullement celle d'un chef de corps, capable d'exercer sa volonté sur le développement de l'opération. Aussi bien le nombre des chars disponibles ne permettait la constitution d'aucune réserve générale. Dans ces conditions, le commandant du *Royal Tanks Corps* aurait pu se contenter de jouer un rôle de conseiller technique auprès du général Byng. Il préféra partager le destin et la place de ses lieutenants et capitaines.

Quoi qu'il en soit, cet ensemble de dispositions réussit parfaitement à duper l'adversaire. En vain quelques prisonniers irlandais bavardèrent. Ne constatant aucun réglage d'artillerie sur ses positions, le commandant du 13^e C.A. allemand (Groupement Caudry) n'accorda qu'une médiocre confiance à ces rumeurs alarmistes. On prit bien quelques précautions, on procéda à un harcèlement sans conviction et sans efficacité, des arrières adverses, mais, somme toute, rien ne fut prévu qui dépassât le cadre du corps d'armée et des moyens limités dont il disposait, dans un secteur où le plus grand calme n'avait cessé de régner depuis plus d'un semestre.

Le 20 novembre 1917, à 6 h. 20 du matin, les chronomètres marquent l'heure H, et 378 tanks britanniques prennent le départ d'un seul mouvement, sur un front de 15 kilomètres.

Les 20^e division de Landwehr et 54^e division d'active se trouvent complètement surprises par cette irruption inopinée, au milieu du brouillard matinal, encore épaissi par les fumigènes anglais. Les compagnies de première ligne prennent le barrage roulant du général Byng pour une préparation d'artillerie régulière, aussi bien sont-elles capturées ou anéanties dans leurs abris. Les survivants qui s'essayent à lutter contre les chars constatent que leurs projectiles à noyau d'acier ricochent vainement sur leurs carapaces. Quant à l'artillerie, fortement prise à partie par de puissants feux de contre-batterie, elle ne sait où placer son barrage.

En quelques minutes, sauf autour du village de Flesquières, tout s'écroule. A 9 heures 40, l'unique division de réserve du secteur (107^e division) est jetée dans la mêlée. Elle s'engage à tâtons contre un ennemi qui continue à progresser méthodiquement et rapidement, chars et fantassins bien liés les uns aux autres. Aussi bien se trouve-t-elle volatilisée, comme un verre d'eau sur une plaque de métal portée au rouge. Et à part quelques bataillons que l'on peut prélever sur les secteurs voisins du Groupement Caudry, le commandant de la 2^e Armée allemande sait qu'il ne doit compter sur aucun moyen supplémentaire jusqu'à la tombée de la nuit. La crise ouverte, le 20 novembre, à 10 heures du matin, va même se prolonger jusqu'au lendemain à midi, heure à laquelle les premières formations organisées pourront entrer dans la bataille, car Ludendorff ne dispose, ou peu s'en faut, d'aucune colonne de transport automobile. Après quoi, l'O.H.L. pourra alimenter la 2^e armée à raison de trois divisions par jour. Mais d'ici là ?

A midi, tout est consommé, la rupture est complète, mais les Anglais ne réussissent pas à tirer les dernières conséquences stratégiques de ce succès tactique encore sans précédent sur le front occidental. Saignés à blanc par la terrible mêlée des Flandres qui vient de leur occasionner la perte de 280 000 hommes en cent jours, ils n'ont pour couronner la brèche que 8 divisions d'infanterie, sans aucune réserve immédiatement dis-

ponible. Quant aux cinq grandes unités de cavalerie de la 3^e armée, elles sont bien incapables de s'acquitter de la mission que leur avait impartie l'optimisme du général Byng : encercler Cambrai par un mouvement en tenaille et trotter sur Valenciennes. Les 30 chars Mark IV qu'on leur avait affectés comme soutien, ne réussissent pas à accorder leur allure (3 à 4 kmh.) à celle des chevaux, et les escadrons canadiens qui ont pris de l'avance sur les blindés, sont arrêtés et refoulés, avec des pertes sérieuses, par la seule intervention d'un bataillon de recrues.

Ce succès reste donc éphémère, mais il est complet. Moyennant le sacrifice de 5000 hommes, la 3^e armée britannique a fait 8000 prisonniers, dont 2800 à la 20^e division et tout autant à la 54^e. Mais, avec 142 canons, le 13^e C.A. allemand a encore perdu la presque totalité de son artillerie. Comme de juste, les chars ont fortement trinqué : outre les effets du feu adverse, le mécanisme délicat de ces engins encore en enfance, en a laissé un grand nombre en panne de moteur ou de chenilles, tant et si bien que sur 378 Mark IV, mis en ligne le 20 novembre, 49 seulement peuvent repartir le lendemain, dans l'après-midi, et 67 trois jours plus tard. L'exploitation ayant fait faillite de la sorte, on retombe dans la bataille d'usure, et le 30 novembre suivant, les Allemands, par une vigoureuse contre-attaque, reconquirent, avec de nombreux prisonniers, la plus grande partie du terrain perdu.

(A suivre.)

Major E. BAUER.
